

Les constellations révélatrices

Les constellations n'existent pas ; seules existent les étoiles qui les composent. Cette double assertion touche aux fondements de la science moderne, telle que Galilée l'instaura. Le ciel qu'elle décrit s'oppose au ciel des Anciens. C'est que la Nature antique se distingue de la Nature moderne. La seconde se veut intégralement réductible à des lettres, symboles et relations mathématiques, sans que subsistent les qualités sensibles ; celles-ci sont absorbées sans reste par le calcul. La première accorde certes aux entités mathématiques le respect qui leur est dû, mais la primauté revient aux qualités sensibles. Bien loin de les dissoudre, la science antique se donne pour règle de les sauvegarder, même quand elle recourt aux nombres et aux proportions.

Afin de mieux marquer le contraste, on gagne à revenir aux noms grecs : la science antique se nommait *épistèmè* ; elle prenait pour objet une Nature, appelée *phusis*. Les constellations existaient pour l'*épistèmè*, plus encore que les étoiles. Cela suivait de la relation que la *phusis* entretenait avec le regard. Elle se composait de *phainomena*, qu'il faut se garder de confondre avec les phénomènes ; pour le comprendre, on s'en tiendra au sens premier : « ce qui se laisse voir ». Or, les constellations font plus que de se laisser voir ; elles se donnent à voir ; en vérité, elles ne font que cela. Un corps céleste que nul ne voit ne laisse pas d'exister pour l'astronomie aujourd'hui. Ainsi en va-t-il des exoplanètes ; planètes extérieures à notre système solaire, elles échappent aux instruments les plus puissants ; seul le calcul les restitue et autorise qu'on nomme

chacune d'elles. Une constellation que nul ne verrait serait une contradiction dans les termes; du même coup, aucun nom ne lui serait assigné. Un observateur est requis; il doit disposer de la vue et du langage; on reconnaît l'homme dont Ovide décrit la naissance au premier chant des *Métamorphoses* (v. 84-86) : « tandis que les autres vivants, penchés en avant, regardent le sol, / [Prométhée] donna à l'homme un visage tourné vers le haut / et lui imposa de regarder le ciel, de lever les yeux vers les astres » (trad. Boxus et Poucet). Les constellations n'existent que pour l'homme et par l'homme. Les bêtes n'en ont que faire, elles qui voient les étoiles et parfois s'en orientent. Quant aux dieux qui les verraient et les nommeraient, ils seraient au sens strict anthropomorphes; tels étaient les dieux antiques, tel n'est pas le Dieu des chrétiens. À la naissance du Christ préside une lumière nouvelle – comète, nova, on en dispute, mais sûrement pas constellation, signe permanent et toujours déjà connu. Dans la IV^e églogue de ses *Bucoliques*, Virgile annonce la naissance d'un enfant divin, qui restaurera l'Âge d'or sur terre. Pendant des siècles, les chrétiens crurent reconnaître chez le poète latin un souffle prophétique, une inspiration divine qui lui permettait d'entrevoir, à plus de trente ans de distance, l'événement de Bethléem, encore à venir. Pour cette raison, Dante se laisse guider par Virgile au début de *La Divine Comédie*. Victor Hugo le célèbre encore : « C'est qu'il est un des cœurs que, déjà sous les cieux, / Dorait le jour naissant du Christ mystérieux! » Les philologues modernes ont démontré qu'il ne s'agissait pas de Jésus, sans d'ailleurs s'accorder sur l'identité de l'enfant glorieux¹. Reste qu'une nativité païenne est prédite. Contrastant avec la nativité chrétienne, elle se place sous le signe d'une constellation et non d'une étoile : *Jam redit et Virgo...*, « Voici que revient la Vierge... », est-il écrit au vers 6.

L'homme regarde le ciel étoilé et se persuade que les étoiles s'assemblent en figures. Il nomme ces figures. À partir des mythes et des contes. Sinon que dans le dispositif de la *phusis*,

l'*épistèmè* reconnaissait les constellations pour des objets dignes d'elle. Ératosthène passe pour l'un des plus grands astronomes de l'Antiquité; la tradition lui attribue par ailleurs le livre des *Catastérismes*, qui relate la naissance légendaire des constellations. Peu importe que la philologie du XIX^e siècle ait mis en doute cette identification. Fondé ou pas, le consensus de l'opinion antique témoigne de la manière dont elle conçoit l'*épistèmè*.

Dans le dispositif de la science moderne, rien de comparable. Ou si tel ou tel individu a pu continuer de combiner astronomie et astrologie, on aura tôt fait de rapporter la donnée à la rémanence d'un passé obsolète – ainsi procède-t-on à l'égard de Kepler – ou aux singularités clandestines d'un génie². La science en elle-même n'est pas affectée. La Nature n'est pas faite pour le regard, mais pour l'appareil optique : l'œil en tant qu'il voit, mais ne regarde pas; la lunette; le microscope. Elle ne se cache ni ne se montre. Visibles ou non, les étoiles sont réelles; précisément parce qu'elles sont visibles, les constellations sont imaginaires. Le dessin qu'elles forment n'est rien d'autre qu'une représentation que se donne le regard égaré afin de suspendre, un instant, une incontrôlable sidération. Aucune règle calculable dans les figures, hormis la prégnance de quelque bonne forme; aucune relation entre les points qui les composent, hormis le dessin que la tradition ou la plus banale des conventions ont tracé; aucune Nature, hormis un aléa que ne saisit même pas la moindre loi stochastique ou statistique. Rien, hormis un évitement de l'indéfinie pulvéruence du ciel étoilé et de son effet de vertige. Rien, hormis la demande d'arpentage, qui est la même que la demande de langage (je ne dis pas « langue ») : que le ciel ne soit pas moins arpenté que la terre et pas moins langagier.

Dissiper les constellations pour ne compter que les étoiles, les planètes ou les galaxies, le geste est décisif. Les conserver à des fins de repérage pratique, la transaction est habile, mais ne change rien au fond des choses. D'autant que la continuité

n'est qu'apparente ; la communauté des astronomes ne se prive pas de subdiviser en deux ou trois segments telle constellation héritée des Grecs ; avec les grandes expéditions d'Amérique et d'Asie, elle a dû accepter que des constellations nouvelles soient définies et portent des noms aussi fantaisistes que les anciennes³. Mais surtout une révolution s'est produite ; les Grecs anciens divisaient le ciel en deux parties : les constellations et les espaces entre celles-ci, qui étaient censés n'appartenir à aucune. Depuis l'*Uranometria* de Johann Bayer, en 1603, les principes imposent au contraire de rattacher tout point du ciel à une constellation donnée, quitte à ne pas respecter les traditions ou à ne pas produire une bonne forme. On mesure dès lors qu'il s'agit seulement de regroupements de commodité, auxquels on aurait pu substituer d'autres procédés. « Des serpents sans nombre décrivent dans le ciel des aires entrelacées [...]. Des ourses, des lions, des poissons, distingués par les épithètes de grand et de petit, de boréal et d'austral, compliquent la nomenclature », écrit Sir John Herschel en 1833. « Un meilleur système de constellations eût pu être d'un grand secours, comme artifice mnémonique⁴ », ajoute-t-il, annonçant une innovation qui s'établit en 1930.

Tenir l'étoile Polaire pour un réel et les deux Ourses pour imaginaires, cela revient à affirmer ce qui ne va nullement de soi : ce n'est pas parce que quelque chose se donne à voir, qu'il faut en tenir compte ; ce n'est pas parce que deux choses se donnent à voir avec la *même* évidence, qu'il faut en tenir compte de la *même* manière. Le regard qui saisit l'étoile Polaire saisit aussi la Petite Ourse qui l'inclut et la Grande Ourse qui l'avoisine ; pourtant ce même regard ne saisit pas à la fois le même type d'existence. Il faut alors conclure que les *phainomena* ne forment pas une classe consistante ; ils n'ont donc pas à être sauvés ensemble, mais chacun doit être examiné un par un, sans exclure la possibilité que certains seulement soient préservés, d'autres étant à jamais dissipés ; ils n'ont pas à être

passés au crible de leurs qualités – les qualités sont les mêmes pour l'étoile et la constellation –, mais à un autre crible, qui ne sait rien des qualités. Réciproquement, l'œil humain n'est pas le lieu ultime de la science; il ne détermine pas la Nature, laquelle n'est pas un spectacle. Les orbés célestes, que nul ne voit et que nul ne nomme (tout au plus les calcule-t-on), sont plus effectifs que les constellations que tout le monde voit et nomme.

Avec les constellations disparaissent des savoirs que les plus grands tenaient pour majeurs. Un geste sacrificiel est ainsi accompli. Il est pourtant constamment dénié. Les noms indistincts de ciel, de voûte céleste, de ciel étoilé, d'étoiles jettent un voile commode sur l'ambiguïté. Pour ne prendre qu'un seul exemple, le ciel étoilé dont parle Kant est-il constellé ou pas? La différence est profonde et emporte avec soi la question de la loi morale. Si la loi morale en moi est le strict analogue des constellations hors de moi, alors, comme les constellations hors de moi, la loi morale n'est rien de plus qu'un dessin que je me fabrique pour m'orienter dans les déserts de l'amour ou sur l'océan des passions. On conclura volontiers que seules les passions sont réelles. Si en revanche elle est en moi l'analogue d'une étoile hors de moi – disons, une fois encore, l'étoile Polaire –, alors elle est un réel, à quoi les constellations (religions diverses, préceptes moraux, codes juridiques) apportent seulement une aide mnémotechnique. Le protestantisme éclairé comme Petite Ourse de la moralité, voilà qui donnerait sens à la mode anglo-saxonne et blanche du *teddy bear*. Selon la première lecture, Kant ne touche au réel qu'à se retourner en Sade; selon la seconde, Kant touche au réel sans avoir à se retourner. Le problème est que sans doute, Kant consiste justement en l'impossibilité d'arrêter le balancier et que le réel en lui se retourne incessamment en imaginaire. Et inversement.

Que les poètes aient rencontré la question, on ne devrait pas s'en étonner. Après tout, la poésie, dans sa propre mémoire, est balisée de constellations depuis les temps les plus anciens. Qu'on songe à Sappho ; je la cite dans la libre traduction de Marguerite Yourcenar :

... La lune au ciel finit sa course,
 Le Grand Chien, les Pléiades, l'Ourse
 Pendent en bas du ciel pâli...
 Déjà! Et toujours seule au lit...

Mais il revint spécialement aux poètes du XIX^e siècle de s'affronter au sacrifice exigé par la science ; parmi ceux-ci, je distinguerai, m'inspirant de Jacques Roubaud, les poètes du sonnet. Et parmi les poètes du sonnet, je distinguerai Mallarmé. Je tiens qu'à poser la question du sonnet, de ses lois, de leur caractère strict, tous ont de fait posé la question de la science. Plus exactement, c'est parce qu'ils étaient sollicités par l'émergence de la science de la Nature dans sa forme triomphante, qu'ils se perçurent sollicités par le formalisme poétique. Dans sa facticité et dans sa rigueur. À l'inverse, le poète qui promut au sommet des savoirs possibles, non pas la science mathématisée, mais l'histoire comme légende des siècles, fut aussi, de tous, le plus indifférent au sonnet : Victor Hugo.

Les poètes du sonnet vont au nombre par la science et par le vers. Les deux voies se rejoignent-elles ou pas ? La question les a tous sollicités, mais ils y ont répondu variablement. Sainte-Beuve, auditeur de Lamarck, admirateur de Claude Bernard et de Littré, a choisi la science ; la poésie n'y survivra pas. Quand Nerval parle du « luth constellé », on peut certes entendre « constellé » de bien des manières ; mais la plus simple demeure la plus assurée. Il s'agit des constellations, en deuil de l'étoile (« ma seule étoile est morte »). Les nombres du vers et du sonnet sont frappés d'infamie : entre douze et quatorze, la treizième – « et c'est toujours la seule » ; ne sont

pas moins haïs les nombres de la science. Nerval les combat sans merci, redoublant l'Univers newtonien d'un Autre Univers, qui s'y ajoute et l'annule. Pour prix de son retour vers les constellations, il lui faut revenir aux anciens savoirs et aux anciens dieux. Swedenborg l'emporte à jamais.

Baudelaire n'ignorait ni Sainte-Beuve ni Nerval. Mais il leur préféra Poe. Chez lui, Baudelaire crut trouver tout à la fois la science de la Nature et l'idéal d'un calcul poétique, *Eurêka* d'un côté, *The Philosophy of Composition* de l'autre. Il y trouva également la conjonction de la constellation et de la lettre. Au § XI d'*Eurêka*, Poe ordonne le ciel : « nous pouvons dire de notre Soleil qu'il est positivement situé sur le point de l'Y où se rencontrent les trois lignes qui le composent, et, nous figurant cette lettre comme douée d'une certaine solidité, d'une certaine épaisseur, très-minime en comparaison de la longueur, nous pouvons dire que notre position est dans le milieu de cette épaisseur. » Dans *Le Double Assassinat de la rue Morgue*, Dupin traite de la constellation d'Orion selon les développements les plus récents de l'astronomie ; c'est pour, l'instant d'après, citer Ovide (*Fastes*, V, 536) et commenter la substitution d'une lettre à une autre (changement d'Urion en Orion) : *perdidit antiquum littera prima sonum*, « l'initiale perdit sa sonorité d'autrefois ». Chez Ovide, il s'agit d'un euphémisme ; Orion s'appelle ainsi parce qu'il est né de l'urine des dieux⁵. Épisode malséant, que la modification littérale doit dissimuler. Chez Poe, rien n'en est évoqué ; il s'agit bien plutôt, à l'exemple de Bacon, d'unifier l'interrogation de la Nature et la cryptographie. Le déchiffrement du *Scarabée d'or* croise les exigences de la cosmologie d'*Eurêka*.

Deux sollicitations, celle de la science et celle du vers. À leur simultanéité déchirante, Mallarmé a conféré une expression tout à la fois systématique et dramatique. Il faut relire à cette lumière *Le Guignon*, sorte de manifeste de la période où ses choix n'avaient pas encore été décidés⁶. Dans ses diverses

versions, le poème oppose deux ordres de poètes : ceux qui combattent un adversaire à leur mesure – « un ange très puissant » – et ceux que persécute un médiocre guignon. Au lieu de la douleur majestueuse, ils ne récoltent qu'un banal ridicule. Pire, les poètes reconnus les méprisent, les gourmandent, les disent « ennuyeux et sans intelligence ». Dans les premiers, les interprètes modernes reconnaissent volontiers les poètes-mages du romantisme et dans les seconds, ceux qu'on commençait déjà d'appeler les *poètes maudits* : Nerval, Poe, Baudelaire, Verlaine et quelques autres. « Tu te rappelles ma pièce sur le *Guignon*, écrit Mallarmé à Cazalis, en 1862 ; je suis hélas ! parmi les seconds. » Dans toutes les versions, pour différentes qu'elles soient, le dernier vers rappelle ouvertement la mort de Nerval : accablés de dédains, les maudits « Vont ridiculement se pendre au réverbère ».

C'est que Nerval a osé davantage que personne, en s'exposant à la suprême humiliation que la société pouvait réserver : la folie. Mais si l'allusion demeure, la deuxième version change du tout au tout, quand on la compare à la première ; elle renonce à la plainte pour le constat. Le suicide de Nerval devait susciter la pitié et l'indignation à l'encontre de ceux qui l'y ont conduit ; il oblige désormais à conclure que la voie choisie portait en elle-même la cause de la catastrophe finale. Aussi doit-elle, de toute nécessité, être abandonnée. Admirable, douloureux, génial, Nerval a erré ; face à la science qui élit l'Univers pour son objet et n'en admet aucune limite, il est vain de construire un contre-Univers : le rêve, ou le souvenir, ou la folie. Au reste, les sombres biographies sont là ; misère, alcool, drogue, aphasie, elles se terminent en impasse. Le réverbère n'est pas seulement ridicule aux yeux des passants ; il l'est aussi en lui-même. Le jugement qu'implique l'adverbe *ridiculement*, il ne faut pas le réduire à l'incompréhension des contemporains ; Mallarmé le prend aussi à son compte, de toute sa puissance de pensée. Non pour se moquer de l'acte désespéré, mais pour ne pas s'y résigner.

I. Les constellations révélatrices	7
II. Le joueur	23
III. Le linguiste	43
IV. Le fondateur d'institutions	65
v. L'homme double	83
VI. Le sociologue cruel	101
Postface	123
<i>Notes</i>	127